

a besoin, et qui aussitôt recus, les distribue à celui qui souffre. »

Jusqu'à la mort de la fondatrice, le service de la maison, les pansements et les autres soins minutieux qu'exigeait le service pénible de l'établissement, étaient faits par des dames d'une éducation soignée, qui s'étaient vouées à cette œuvre, avaient tout sacrifié pour prendre les occupations les plus humbles. Aujourd'hui, les sœurs de St. Joseph continuent cette œuvre de dévouement.

Ainsi, tandis que des génies superbes exercent leur esprit à de brillantes théories dans le but de soulager des maux possibles ou vrais, perdent un temps précieux à de vaines spéculations pour améliorer le sort des hommes, on voit ici une morale active qui soulage des maux réels. Des jeunes filles infirmes trouvent plus qu'un asile, des vêtements et du pain : des personnes pieuses compâtissent et souffrent avec elles; leur apprennent, dans des entretiens familiers, ce langage divin qui rend la douleur supportable, adoucit l'amertume des larmes et change la crainte en espérance.

Combien la position morale de ces pauvres orphelines s'améliore lorsqu'elles ont passé quelque temps dans cette demeure ! Une profonde reconnaissance s'empare de leur cœur. C'est du nom de *mère* qu'elles nommaient leur bienfaitrice. Un accord parfait règne entre elles ; il y a quelque chose de plus que ces liaisons d'amitié que l'on observe dans les personnes de cet âge. Les liens formés par le plaisir sont plus fragiles. Sous cet air de langueur et de souffrance qui les caractérise, on découvre l'expression du bonheur que donnent l'innocence et le calme de l'âme. Ne semble-t-il pas que ce soit sous l'inspiration de cette œuvre de bien que Lamartine a écrit ces vers :

Aux pleurs de l'orphelin accordez votre offrande :
 Un sourire la paye, un œil caché la voit ;
 Sous les traits d'une femme une ange la demande,
 Et sous les traits du pauvre ici Dieu la reçoit.